

# LE MARAIS WIEL'S – BRASS – BLI :B.

(Bibliothèque Néerlandophone)

## Bref historique des Brasseries Wielemans-Ceuppens

Lambert Wielemans et Ida Ceuppens reprennent un commerce de bière en 1862.

En 1879, la veuve Ceuppens et ses fils achètent à Forest un terrain près du chemin de fer afin de construire leur propre brasserie.

En 1881, la brasserie est inaugurée, dotée d'un équipement allemand produit par Maschinenfabriek.

En 1883, décès d'Ida Ceuppens. Les fils gardent cependant le double nom de Wielemans-Ceuppens.

Entre 1900 et 1960, c'est l'âge d'or des Brasseries Wielemans-Ceuppens.

En effet, en 1903, une deuxième salle de brassage est construite. Elle est équipée de machines frigorifiques pour la production de bière à basse fermentation.

Et en 1930, c'est une troisième salle de brassage qui est construite, style Art-Déco. Elle est l'œuvre de l'architecte Adrien Blomme., le même qui contribua à la construction de la gare du Midi.

D'après des témoins fiables, les Brasseries s'alimentaient en eau grâce à 3 grands puits assez profonds qui la puisaient à une profondeur allant de 125 à 175 m. Ni plus ni moins!

Mais durant la guerre 40-45, l'eau des puits devint trop salée. Et on a recours alors à l'eau de ville pour le brassage. La Wiel's est ainsi lancée.

En 1970, la concurrence avec la grande distribution devient trop forte pour les brasseries bruxelloises.

En 1975, le groupe Artois (Interbrew) entre dans le conseil d'administration de Wielemans-Ceuppens pour se rendre finalement en 1978 acquéreur des Brasseries qui gardent cependant les ouvriers, tout en réduisant progressivement la production.

En 1988, une date « historique », la dernière bouteille de Wiel's est produite et les Brasseries, tant renommées ferment définitivement leurs portes. Deux mois plus tard deux cuves en cuivre du Blomme (cuivre rouge) sont démantelées, suivies de deux autres malgré les protestations de l'ASBL La Fonderie.

En 1989, Interbrew vend les bâtiments à A.M.G. qui veut transformer le complexe en centre pour « des entreprises singulières et originales » mais le projet tombe à l'eau. C'est le cas de le dire !

En 1993, le bâtiment Blomme, la salle des machines et les bureaux sont classés.

En 2001, la Région de Bruxelles-Capitale entame une procédure d'expropriation du Blomme et en devient propriétaire.

En 2005 et 2008, on procède à la rénovation de deux des bâtiments classés : le Wiel's et le Brass actuels. Ce dernier comportant la Bibliothèque Néerlandophone (BLI : B).

*(Sources : zimmerfrei – Edité en 1913 à Bruxelles par Wiel's. BLI :B – BBOI – Imprimé chez Cassochrome, Waregem)*

### Transformation du site en vaste marais.

Avec l'abandon du projet A.M.G., le site est livré à la recolonisation naturelle. Seuls subsistent ces pitons, colonnes devant servir à l'origine pour les fondations des bâtiments initialement prévus.

Le sol étant argileux, la nappe phréatique additionnée par les eaux de pluie, vont bientôt former un vaste plan d'eau, le plus étendu sur le territoire forestois actuellement.

A titre d'indication, on rappellera qu'une NOUE est un bras ou un coude d'un cours d'eau délaissé naturellement par une modification progressive au régime d'écoulement. Une COUPURE au contraire est un coude « coupé » d'un cours d'eau, suite à la construction d'une route ou encore d'un chemin de fer.

Autre précision, la Senne, non loin d'ici, forme la limite naturelle sur plus de 500 m. entre Forest et Anderlecht.

### Le marais actuel

Nous sommes donc ici en présence d'un marais en plein dynamisme (indices élevés de productivité) progressant jusqu'au climax, phase maximale de recolonisation spontanée qui précède la phase ultime, la fermeture du plan libre. A moins d'une intervention humaine.

Dans l'état actuel, parmi les espèces végétales herbacées de « pleine eau », on distingue :

- La massette à larges feuilles (*Typha latifolia*)
- Le roseau commun ou phragmite (*Phragmites australis*)
- Le circe des marais (*Cirsum palustre*)
- La glycérine aquatique (*Glyceria maxima* – Holmberg)

Dans les moindres profondeurs on trouve :

- L'iris jaune ou faux-acore (*Iris pseudacorus*)
- Le jonc épars (*Juncus effusus*)
- La laiche aigue (*Carex acuta*)
- La canche cespiteuse (*Deschamsia cespitosa*).

Sur le pourtour de la zone marécageuse on note :

- L'ortie dioïque (*Urtica dioica*)
- La silène penchée (*Silene nutans*)
- L'eupatoire chanvrine (*Eupatorium cannabinum*)
- La tanaïsie vulgaire (*Tanacetum vulgare*)
- Le millepertuis perforé (*Hypericum perforatum*)
- L'épilobe hirsute (*Epilobium hirsutum*)
- La ronce commune

Sur les sols plus secs, au pied du mur de soutènement du chemin de fer et sur le talus de ce dernier on découvre :

- L'onagre de Lamarck (*Oenothera glazoviana*)
  - La solidage ou verge d'or (*Solidago canadensis*)
  - Le pétasite hybride (*Petasites hybridus*)
  - Le pois de senteur (*Lathyrus odoratus*)
  - La linaria commune (*Linaria vulgaris*)
  - Le réséda jaune (*Reseda lutea*)
  - Le matricaire camomille (*Matricaria chamomilla*)
  - Le mélilot blanc (*Melilotus alba*)
  - La vipérine commune (*Echium vulgare*)
  - La porcelle enracinée (*Hypochaeris radicata*)
  - La morelle douce-amère (*Solanum dulcamara*)
  - La carotte sauvage (*Daucus carota*)
  - L'épilobe d'Amérique (*Chamerion augustifolium*)
  - La renouée du Japon (*Fallopia japonica*)
- et même sur une plage caillouteuse l'orpin jaune (*Sedum acre*).

#### Les essences ligneuses ou semi-ligneuses (arbrisseaux et arbustes)

Sont déjà implantés naturellement, le saule fragile, le saule à trois étamines, le saule blanc, le saule des vanniers, le saule Marsault et le bouleau verruqueux.

Sur le flanc Nord-Ouest du marais apparaissent déjà l'aubépine à un style, l'érable sycomore et le noisetier. On y trouve aussi le buddleia de David (importé), le pommier sauvage et très curieusement l'olivier de bohême (éleagnus) qui s'y reproduit même (essence exotique).

Cette liste pourrait très bien être complétée par le cornouiller sanguin, le viorne obier et le sorbier des oiseleurs comme ce fut le cas dans le marais du Vleesbos, à la gare de Forest-Midi (station d'épuration actuelle).

Si la situation décrite ici, progressait encore elle pourrait s'enrichir de l'apport du frêne élevé, du peuplier tremble, voire même de l'aulne glutineux. Le site, à très long terme, si la colonisation se poursuit, pourrait comporter des essences plus exigeantes avec le charme et le chêne pédonculé. Ne fut-ce déjà qu'au pied du chemin de fer.

Faute d'intervention pour stabiliser le plan d'eau suffisamment étendu, le marais de Wiel's est condamné à « l'atterrissement », c'est-à-dire à la formation ligneuse succédant à la roselière.

Rappelons que pour le pourtour au moins, d'un milieu aquatique, on a recours de plus en plus souvent pour son entretien au pâturage par des bovins de race « Highlands ». C'est le cas par exemple du marais de Lavours dans le bas-Jura en France ou déjà quelques marais ou Landes, comme le « Hooge blekker » à Coxyde en Belgique (ou encore plus près de chez nous, au Scheutbos, à Molenbeek-Saint-Jean).

Il va de soi qu'on rencontre au marais du « Wiel's » une faune correspondante à la richesse floristique. Pour les insectes avec les Libellules (ou Odonates) on y observe la

Grande aeshne (*Aeschna grandis*), la Libellule déprimée (*Libellula depressa*), l'Agrion jouvencelle (*Agrion puella*), l'Agrion élégant (*Ischnura elegans*) et le Leste fiancé (*Lestes sponsa*). La flore herbeuse et arbustive environnante attire bien entendu nombre de Papillons, Piérides et Vanesses, avec la Grande et la Petite tortue, le Vulcain, le Paon du jour, le Tircis ou l'Agreste.

Ceci c'est sans compter avec les Papillons de nuit qui doivent encore faire l'objet d'une enquête, tout comme les insectes aquatiques (des profondeurs et de surface), les larves de toutes espèces, les éphémères, les moustiques .....etc.

## LES OISEAUX

Ce sont assurément les plus familiers et qui font l'objet de toutes les attentions des naturalistes avertis ou de la curiosité du simple observateur.

Les PASSEREAUX. Ils trouvent ici de bonnes conditions. Le Troglodyte mignon (*Troglodytes troglodytes*) visite régulièrement la phragmitaie, de même que la Mésange bleue (*Parus coeruleus*) et la Bergeronnette des ruisseaux (*Motacilla cinerea*) qui profite des pitons submergés pour se poser.

Dans la jeune saulaie résonne le « tsilp-tsalp », au printemps ou en été, du Pouillot véloce (*Phylloscopus collybita*). Dans les roseaux à la même bonne saison, retentit le chant de la Rousserolle effarvate (*Acrocephalus scirpaceus*). Cette dernière n'est pas la seule à jouer de l'imitation. Il y a aussi l'Hypolaïs ictérine (*Hyppolaïs ictérina*) qui produit son récital dans les saules et les bouleaux. Il est probable que ces deux derniers passereaux nichent dans le site. Mais cela reste à prouver.

Les buissons environnants conviennent au Merle noir (*Turdus merula*) ou l'Accenteur mouchet (*Prunella modularis*) et surtout la Fauvette grise (*Sylvia communis*) sur les arbustes épars du talus du chemin de fer.

Quant au Rouge-queue noirâtre (*Phoenicurus ochrurus*) il fréquente les hauteurs que constituent les toitures élevées des bâtiments entourant le site marécageux et les poteaux et fils électriques du chemin de fer.

Parmi les Corvidés, deux représentants fréquentent à l'occasion les lieux. Ce sont la Pic bavarde (*Pica pica*) et la Corneille noire (*Corvus corona corona*). A de très rares exceptions, le Choucas des Tours (*Corvus Monedula*).

Enfin deux hôtes prestigieux que sont dans la bonne saison, l'Hirondelle de fenêtre (*Delichon urbica*) et le Martinet noir (*Apus apus*). Tous deux rivalisant d'adresse lorsqu'ils rasent les eaux en quête d'insectes ou encore pour s'abreuver.

La première fait beaucoup parler d'elle grâce à la colonie établie avenue du Pont de Luttre et rue du Charroi, sous la corniche du bâtiment de l'ancien Diamant Boart, avec 40 nids. C'est l'une des colonies les plus importantes de l'Agglomération Bruxelloise.

## Les oiseaux d'eau proprement dits

Passons à présent à la faune aviaire des lieux humides, Palmipèdes et Echassiers. A commencer par l'Ordre des Galliformes, apparentés aux dits échassiers.

Le marais en compte deux, nicheurs réguliers : la Poule d'eau (*Gallinula chloropus*) et la Foulque macroule (*Fulica atra*). La densité est remarquable compte tenu de la superficie du marais. On compte 4 couples pour la première et 3 couples pour la deuxième.

Les Palmipèdes délèguent ici, parmi les Anatidés, l'incontournable Canard Colvert (*Anas platyrhynchos*). On compte régulièrement 2 couples nicheurs de ce canard si familier et si merveilleux.

Et puis deux autres Palmipèdes tout récents et qui ne font pas à l'origine partie de notre faune indigène. Ce sont l'Ouette d'Egypte ou Oie d'Egypte (*Alopochen aegyptiacus*) et l'imposante Bernache du Canada (*Branta canadensis*).

Les Laridés (Mouettes et Goélands) : le plus régulier des Laridés est assurément la Mouette rieuse (*Larus ridibundus*). Cette mouette, en dehors de la période de nidification, s'observe pratiquement toute l'année. Par contre, le Goéland cendré (*Larus canus*) est plus rare. Plus rare encore est le Goéland Argenté (*Larus argentatus*).

Ces différents goélands et mouettes profitent des pitons émergés qui leur servent de postes d'observation.

Pour clore cette liste des oiseaux d'eau, nous parlerons du Grèbe Castagneux (*Podiceps ruficollis*). C'est un véritable événement que son observation dans le marais du Wiel's. En évoquant l'Histoire, la naturelle, c'est même « historique » à Forest. Car c'est la toute première fois dans notre commune qu'il figure dans le carnet du naturaliste.

Le Grèbe castagneux est un palmipède plongeur proche de la famille des Plongeurs (Imbrin, Arctique, Catmarin et à bec blanc). C'est Alain Boeks, ornithologue réputé qui l'a signalé en premier lieu. A cette occasion, il a ajouté les 4 jeunes qui accompagnaient le couple.

Pour ma part, je n'ai pas eu la chance de le constater. Mais j'ai observé longuement le couple lors de ses plongées spectaculaires. J'ai pu en prendre une photo. De très loin. Elle est floue sans doute, mais c'est un témoignage. Même remarque pour une cane Colvert suivie de ses mignons canetons.

## LES RAPACES

Un seul d'entre eux est susceptible d'être observé dans le milieu concerné, bien que l'on n'en ai encore jamais vu. Il s'agit du Faucon hobereau (*Falco subbuteo*), qui trouverait ici des conditions idéales de chasse. On l'a déjà d'ailleurs noté à Forest, rue des Anciens Etangs, où il chassait des moineaux à l'intérieur même d'une usine désaffectée.

## **LES MAMMIFERES**

Le talus du chemin de fer, le pourtour herbeux et même la phragmitae attirent quelques mammifères typiques des terrains dits vagues ou recolonisés.

Le surmulot (ou rat d'égout), le campagnol agreste, le campagnol des champs, le mulot et la souris grise. A ceux-là il faut ajouter les insectivores, la musaraigne musette et la taupe (le hérisson paraît absent). Les eaux stagnantes, pourvoyeuses de nombreux insectes sont visitées au crépuscule par les chauve-souris, pipistrelle, noctule vespertilion (deux espèces).

On s'en voudrait de ne pas citer l'inévitable RENARD qui s'est admirablement adapté aux conditions urbaines. Il visite le site Wiel's, empruntant pour ce faire les voies toutes tracées du chemin de fer.

## **LES BATRACIENS**

Un représentant de la famille attire ici notre attention lors de la bonne saison par ses coassements sonores. Il s'agit de la Grenouille rieuse (*Rana rudibunda*). Elle fait partie de ses populations localisées qui résultent d'introductions volontaires faites par des raniculteurs, toujours à partir de lots provenant du sud-est de l'Europe. Elle est étroitement apparentée à notre Grenouille verte vraiment indigène (*Rana esculenta*).

Quelques témoignages font état de la présence pour le moins insolite de poissons. Ces derniers sont à prendre avec précaution et demandent en tous cas à être confirmés. Peut-être s'agit-il aussi d'introductions volontaires.

Il nous reste à parler d'une initiative réconfortante, l'apiculture. Indispensables dans tous les milieux naturels quels qu'ils soient, nos amies les Abeilles. Un rucher est installé dans le jardin du Wiel's. Il est composé de huit ruches, à la limite de celui-ci et du marais. Celles-ci sont secondées par un « Hôtel à Insectes 5 Etoiles », conçu pour accueillir principalement les Abeilles solitaires, en particulier les Osmies rousses et les Osmies cornues.

Ces hôtels à insectes constituent un garde-manger rêvé pour le Pic épeiche (*Dendrocopus major*). Aussi a-t-on conçu un dispositif constitué d'un treillis métallique afin de les en éloigner.

Actuellement les abeilles, mais aussi les bourdons, qui font partie comme les premières de la famille des Hyménoptères, font l'objet d'une particulière attention.

L'Abeille mellifère ou sociale a été à cet égard particulièrement étudiée. Cet insecte qui pèse 90 milligrammes peut effectuer 100 voyages par jour et visiter 2.000 fleurs dans le même laps de temps, assurant à l'occasion le brassage génétique de celles-ci. Pour ce faire, on a calculé que l'abeille est capable d'atteindre les 60 km à l'heure.

Quand on songe à l'activité déployée par une seule abeille, on a peine à imaginer cette activité lorsqu'elle est multipliée par le nombre de ces insectes butineurs dans une seule ruche.

On estime le nombre d'abeilles sauvages en Belgique à 370 espèces et à 20.000 dans le monde. Elles assument 90% de la pollinisation.

Pour compléter l'ensemble de cet espace-nature (marais, talus, aire de détente) on a réservé, ce qui va de soi, un espace pour un potager familial. Ainsi les riverains motivés peuvent s'adonner à la culture biologique et participer de la sorte à la biodiversité de ce milieu accueillant.

Il me souvient du temps où j'étais aux services des Brasseries Wielemans-Ceuppens et de toute l'effervescence à la salle des machines, aussi bien qu'aux écuries et aux quais de chargement. Mon frère travaillait fébrilement au laboratoire et manipulait les fioles pratiquant les « autopsies » afin de mesurer la qualité de l'eau et du produit brassicole.

Maintenant que ce qui reste des bâtiments est voué à une toute autre activité et que les trois quarts du site ont été reconquis par Dame Nature, c'est un tout autre point de vue qui m'intéresse en tant que naturaliste de terrain.

## **CONSIDERATIONS SUR LE MARAIS**

Toute ma reconnaissance va d'abord à quelques-uns des auteurs qui m'ont particulièrement passionné par leurs récits vivants : Marie Gevers qui décrit la « Vie et mort d'un étang » (Edition Brepols, Bruxelles, 1961), Jeanne Bemmer – Sauvan qui raconte la mare avec poésie dans sa « Mystique de la Ferme » (Editions Stock, Delamain et Boutelleau, 1933) et Henri Correvon qui mêle avec précision ses connaissances et sa poésie dans « Fleurs des eaux et des marais » (Delachaux et Niestlé S.A. 1947).

A mon tour je vais tenter une approche avec modestie et de chanter le monde des eaux que j'intitulerais bien « Voyage autour de mon marais » à l'instar d'Alphonse Carr qui a voyagé autour de son jardin décrivant avec emphase toutes ses observations naturelles au fil des saisons.

Le marais que je considère ici est situé dans un monde contradictoire. Tout autour c'est la ville, l'effervescence, le trafic routier ou sur rail, le commerce, l'industrie, la foule, l'agitation, le stress, le bruit et autres agressions.

Devant moi, c'est le ciel qui se mire dans un plan d'eau où la production prend son véritable sens. Une remise en ordre par la nature, aux antipodes du surdéveloppement qui est notre « civilisation », notre orientation effrénée.

Ici, c'est la conjonction de deux faciès complémentaires où l'union fait la force des éléments. Dans un milieu originel préservé, le marais c'est le mariage heureux entre d'un côté la plaine (ou site herbeux semi-naturel) par endroits buissonnants, de l'autre ce sont les fructueux avant-bois et puis la forêt.

Une consécration dans les fonts baptismaux nés des profondeurs des nappes souterraines et des mannes célestes.

Pendant la période de reproduction, l'activité paraît souvent plus intense dans les eaux d'un étang ou d'un marais que dans tout autre milieu. Cela est dû au fait de la concentration de l'écosystème et du grand nombre d'espèces et d'individus qui y sont concentrés.

Comme partout où la nature peut agir librement et se réinvente dans le marais tout commence, finit (en apparence) et recommence selon les lois immuables des continuités où le sort désigne un autre sort.

Je m'installe le plus confortablement que je peux parmi les herbes pas si folles que ça, le cœur battant et plein d'allégresse. Comme je le répète souvent c'est une joie immense de découvrir, c'en est encore une plus grande de redécouvrir.

Avide de lumière, de reflets, de vibrations, je sonde la surface de l'onde, par instants ridée. J'attends. Il y a toujours un nouvel enseignement qui ne demande qu'à instruire un nouvel événement par exemple qui survient avec opportunité. Eh bien, en moi je me dis que le marais, comme l'étang est le réceptacle, cet utérus où la vie prépare le miracle et répond à l'appel des générations. Que l'élément liquide (avec ses végétaux immergés, émergés et ligneux des bords) est le lieu fécond où tout s'élabore au rythme des corps simples ou organisés, où la photosynthèse capte l'énergie solaire afin de fabriquer des molécules à partir de l'eau et du gaz carbonique atmosphérique. Il en résulte la production salutaire de l'oxygène. Encore un miracle. Merci ô Grand Dispensateur, notre Etoile-Providence. Et le voilà qu'il se double dans le vaste miroir. C'est le pacte entre notre étoile et le domaine aquatique.

J'aime appartenir un moment à cette nature primaire et créative, avec la satisfaction de se savoir parenté avec ce que « l'homme n'a pas fait » selon l'expression de Robert Hainard, ce philosophe « penseur du paléolithique » et (Philippe Roch) naturaliste éclairé.

Je vis le marais, où tout foisonne et bouillonne, comme une sorte d'apothéose comme il y en a d'autres de par le monde « que l'homme n'a pas fait ». Je le vois comme une partie du COSMOS, cet Ordre merveilleux des Grecs.

Je poursuis mon voyage, prêtant l'oreille aux trémulations mouillées des peupliers trembles. Cependant que je m'éblouis quelques remous troublent la sérénité de l'eau. Apparaît alors une heureuse cane entraînant dans son sillage sa progéniture vers la grande aventure. A l'instar de celle-ci, à la lisière des grands roseaux frémissants, une foulque macroule initie ses petits. Des petits ma foi très émouvants avec leur tête coquettement teintée d'un rouge tendre.

Quelques mouettes rieuses flottent sur l'eau sous l'apparente surveillance d'un goéland cendré posté sur un piton émergé.

Plus discrète, une poule d'eau, avec des tics nerveux pique du bec à gauche et à droite, tandis qu'une autre dans un des nombreux couloirs de la phragmitae pousse des cris roulés.

Mais qu'est-ce donc que cette minuscule boule de plumes et qui ressemble à une châtaigne rôtie ? La tête et le cou sont brun-rouge, les flancs brun sombre et une tache jaunâtre souligne la commissure du bec. Dans un jaillissement de gouttelettes, la châtaigne pas beaucoup plus grosse qu'un poing fermé plonge prestement sous l'élément de vie et réapparaît une quinzaine de secondes plus tard à un endroit qu'on n'attendait pas.

Ce plongeur émérite, rondet, à l'arrière-train duveteux est le benjamin de la famille des grèbes. Il s'agit du grèbe castagneux (le grébion pour les genevois). Un bijou merveilleusement conçu pour son exercice. En somme, c'est la BEAUTE. Une beauté telle

que toutes les lettres de notre pauvre alphabet ne suffisent pas à balbutier la plus petite expression et se noient dans le premier clapotis de l'eau.

Ainsi le marais je le vois comme un brassage d'éléments, une succession ininterrompue d'organismes qui s'interpénètrent et se complètent. Où la vie appelle la vie, où la mort se dissout instantanément, ne laissant que le souvenir dans la descendance. Une mémoire multicellulaire et collective où les contraires, les rivalités ne font que fustiger la continuité dans des luttes qui nous paraissent cruelles, mais qui ne font que tendre vers l'équilibre et finalement le partage volontaire ou non.

Qu'il me soit permis ici de glisser trois passages venant du cœur de deux auteurs bien différents mais qui vont dans le même sens contemplatif et reconnaissant.

Le premier est de Marie Gevers dans « Vie et mort d'un étang » :

*« La divine beauté de l'espace et du vent dont l'espace est animé, quel élan, quel désir ne doivent pas ressentir les roseaux effilés ou la chevelure de l'ondine profuse ? »* (Editions Brepols Bruxelles, 1931, page 55). Et du même auteur et dans la même édition (page 59) :  
*« Les femmes ont une ressemblance avec les plantes qui poussent dans l'eau ; elles aussi n'accèdent à la vie complète qu'en deux étapes : d'abord par l'amour, puis par la maternité ».*

Le deuxième auteur est Paul Géroudet, l'ornithologue renommé et distingué dans toute la Suisse et partout ailleurs dans le monde :

*« J'aime le marais. Je l'aime parce qu'il est le berceau de la vie et parce qu'il est le plus riche des milieux naturels. Là encore est l'aventure, la découverte, le mystère. Je n'y entre pas en promeneur ou en conquérant, mais comme un hôte clandestin qui se faufile, qui glisse et cherche son chemin en tâtant avec prudence. Les roseaux s'enchevêtrent à l'envi et les moustiques sont souvent avides de sang. Mais j'aime le marais, j'aime la splendeur de sa végétation, ses fleurs, ses formes de vie si particulières et si attachantes ».*(Roland de Miller « Les Noces avec la Terre » - « Splendeurs et Misères du Marais » de Paul Géroudet, page 67).

Et c'est bien vrai qu'à l'heure où la pression démographique en même temps que l'habitat citadin sont plus que jamais tentaculaires, l'homme, s'il en ressent les effets dévastateurs, a besoin de cet espace où il peut souffler et plonger son esprit dans un horizon libérateur, même si celui-ci est quelque peu cerné déjà par cet autre horizon fait de métal, de verre, de plastique et de béton.

Afin d'aborder ce dernier paragraphe et puis la conclusion, je rappellerai quelques réflexions fondamentales émanant de l'artiste animalier et philosophe qu'est Robert Hainard :

*« La nature, c'est la vie hors de nous, le monde agissant par lui-même. C'est essentiellement ce que l'homme n'a pas fait (comme on l'a déjà dit), c'est-à-dire la seule chose qui puisse nous enrichir. La nature, ne venant pas de nous, elle est le signe de ce qui nous dépasse. Appelons donc nature ce qui est peu ou pas influencé par l'activité humaine. Ne sommes-nous pas la seule chose que nous connaissions par le dedans ? »*

Soyons donc cohérents dans un monde plein et considérons le marais par nos sens et par notre intérieur. Comme une des leçons primordiales.

Le tout est de vivre le paysage dans sa perception totale. Surtout par le contact direct, spontané et discret.

Il y a plusieurs façons, baigné dans les éléments naturels, de s'imprégner et de fixer ce que l'on est venu chercher. Parmi celles-ci, j'en retiendrai trois.

1. Par la simple observation, les yeux rivés intensément sur le sujet dans l'espoir de voir apparaître l'oiseau ou le mammifère. S'assimiler, dans l'attente du cadre que Dame-Nature propose et a mis patiemment en place pour les scènes les plus exaltantes. L'observateur attentif prendra note alors dans son carnet de ses impressions et s'aidera de sa paire de jumelles pour approcher sans les déranger les hôtes sauvages pour qui la tranquillité est vitale.
2. La photographie. Le photographe animalier, le chasseur d'images se confondra et se fera le plus petit possible dans le paysage (et le plus silencieux) pour le déclic qui reproduira fidèlement l'objet convoité. Celui-ci éprouvera le même sentiment d'accomplissement sachant qu'il aura doublé l'image captée visuellement avec celle qui témoignera de sa vision dans un ouvrage de nature, une revue spécialisée ou, si c'est un cinéaste, dans un film documentaire à l'adresse des futurs candidats naturalistes.
3. Le dessin, « c'est la mémoire de l'instantané » (Roland de Miller rappelant la méthode de Robert Hainard). C'est le croquis, le jet initial, l'ébauche du paysage pris sur le vif, installé le plus commodément possible, au moyen du crayon, de la plume, du fusain, de l'aquarelle ou de la couleur à l'huile, sur le support du papier à gros grains, du papier torchon ou encore de la toile de lin.

L'artiste c'est le contemplatif qui rendra lisible son émotion, c'est le peintre qui vit quelques moments ou quelques heures inoubliables au rythme des pulsations innées, le chantre-coloriste des haies fleuries, des insectes, des reptiles, des oiseaux, des mammifères, en plaine, en forêt et au bord des eaux. C'est le capteur des lumières, des ombres des teintes précieuses, des mouvements, du vent et de l'atmosphère ambiante, brouillard, rosées matinales, chaleur. Avec lui, c'est l'intensité dans une re-création propre à son tempérament. L'artiste animalier, par exemple, c'est l'instinct du chasseur, du pisteur de la bête prudente et farouche.

Il va de soi que ces trois approches peuvent très bien se combiner. On peut tout à la fois contempler, noter ses impressions, prendre un cliché dans un temps de repos devant sa planche à dessin ou son chevalet.

Et la poésie dans tout cela ? Le poète ? Mais il est là ! Dans chacun des trois exemples qu'il contemple, qu'il capte l'image ou qu'il peigne, sans céder au snobisme ou à la mode, simplement ce qui est, c'est un poète. Car la nature est sans aucun doute la plus haute expression poétique à l'état le plus pur.

Le marais réunit toutes les conditions pour satisfaire toutes les disciplines de l'art. Il constitue pour les jeunes générations l'une des meilleures écoles qui le situe dans l'échelle des vraies valeurs, celles qui ont fait leurs preuves depuis des millions d'années d'évolution.

## CONCLUSION

### QUEL EST L'AVENIR DU MARAIS DU « WIELS » ?

(sans parler des projets urbanistiques)

Nous l'avons laissé sous-entendre déjà, faute d'entretien et de stabilisation par des naturalistes de terrain chevronnés, le marais est appelé par voie d'atterrissement à disparaître.

A ce propos, voici une brève description portant le titre « Quand la terre l'emporte sur l'eau » :

« Le destin quasi inéluctable de tout marécage est de disparaître. La végétation particulière qui s'y installe est un des principaux signataires de son arrêt de mort. Avec ses plantes, une dynamique évolutive se met en place, qui aboutit toujours à la prairie ou à la forêt ». (Extrait du groupe Boétie 75008 Paris « La vie secrète de la nature en France – Editions atlas – S.A. Bruxelles).

Lorsque furent entamées les fondations du projet immobilier (abandonnées presque aussitôt, les pelleteuses chargées du travail atteignirent accidentellement la nappe phréatique. Il en résulta le plan d'eau qu'on peut admirer aujourd'hui.

Dans la vaste nature libre, en empruntant les termes propres en usage en agriculture, on assiste à un assolement, c'est-à-dire à une rotation des phénomènes selon un processus de succession assurée.

Lorsqu'un marais se meurt, un autre plus loin se forme. On voit mal à Forest l'apparition d'un nouveau marais (accidentel ou naturel).

Il convient toutefois de nuancer. Il n'y a pas de disparition du marais en tant que tel. Il y a transformation du milieu, évolution vers une strate ligneuse tendant à terme vers la forêt, la forêt secondaire ou semi-naturelle, avec accompagnement d'une faune plus discrète, peut-être moins spectaculaire suivant les avis. C'est une question d'appréciation.

N.B. : Que le lecteur ne s'étonne pas de trouver dans ce qui précède, une autre version descriptive du grèbe castagneux et d'autres oiseaux d'eau. Les considérations sur le marais peuvent en effet servir à illustrer d'autres marais de l'Agglomération Bruxelloise et de manière plus élargie à toute autre étendue lacustre.

Léon Meganck, licencié  
en Phytogéographie, Phytosociologie  
et Ecologie Générale

Le lundi 10 août 2015